





## *Ode à la Vergne*

*Le long de la Livenne naquit une grande scène,*

*Entre petite et grande vergne.*

*L'eau qui y circule est même que celle qui coule dans mes veines.*

*Dois-tu ton nom à tes arbres « Vergne » ?*

*Ou à ton nom qui en breton veut dire « marais » !*

*Peu importe, je vais te peindre Je portrait.*

*A la pointe du jour, quand on ouvre le rideau grand,*

*Du lever au couchant, ton univers est envoûtant.*

*Ton monde se réveille, les actrices et acteurs*

*Qui sont faunes et flores sont un véritable bonheur.*

*Puissent en être la preuve, tous vivent en symbiose*

*De la couleuvre, au corbeau et maintenant à l'ibis, tu oses.*

*Ta langue de marais, dans laquelle on se balade*

*Dans le berceau entre Braud et Anglade,*

*S'étend du confins d'Etau/iers au Pont du Passage.*

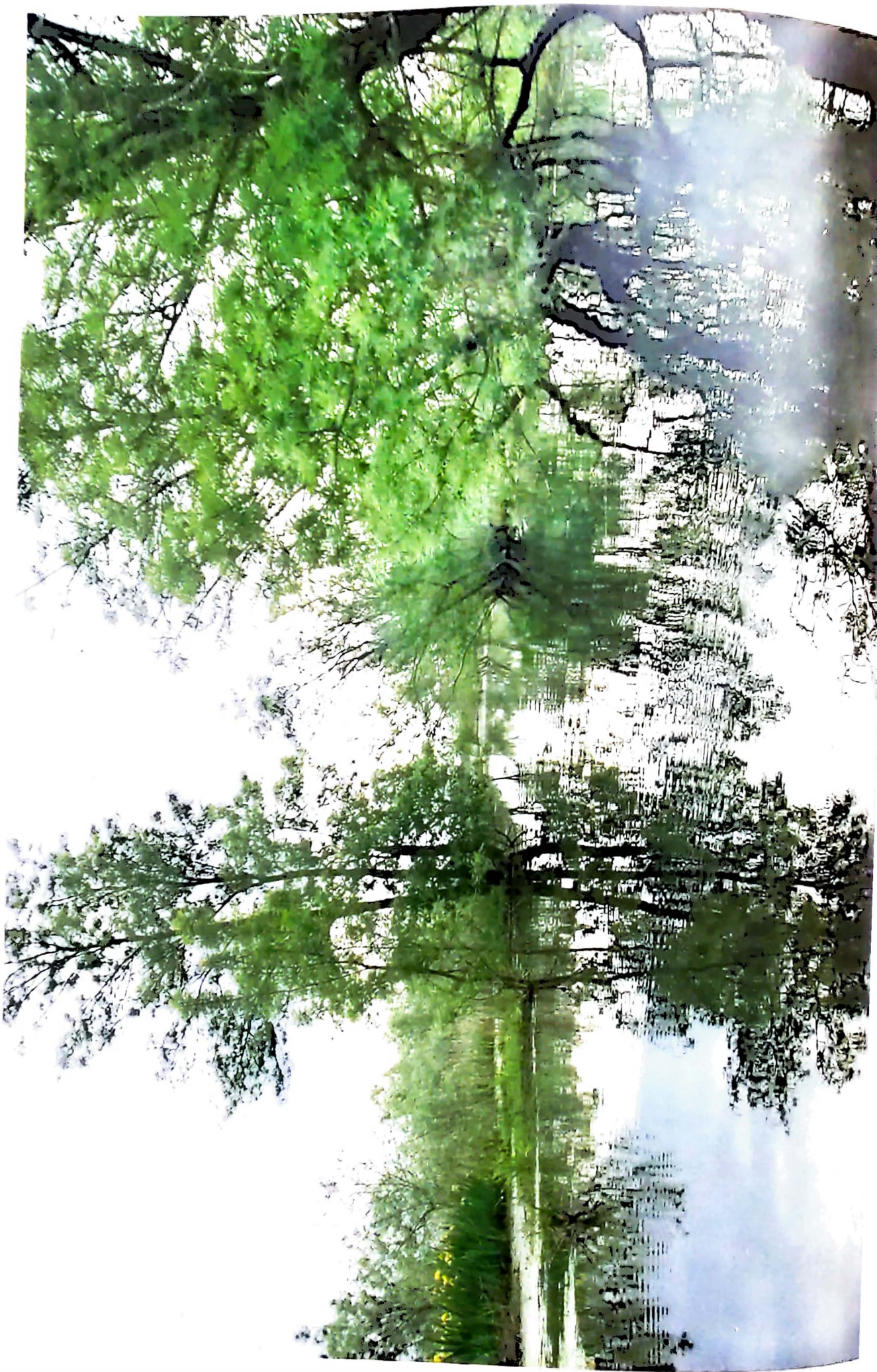
*Tu as tellement de choses à offrir que séduire est ton langage.*

*On y a tous un bout de notre cœur.*

*Promeneurs, pêcheurs, chasseurs... menteurs.*

*Ta nature fragile a attiré notre convoitise,*

*Le progrès nous a poussé à faire des bêtises.*



Nous t'avons défiguré, blessé, laissé une cicatrice,  
Elle nous a fait monter la tension,  
D'où peut-être son nom « ligne à haute tension ».  
Sacrifiant sous nos yeux, roseaux et palisses.

Dès que nous arrivons au pont de Larcine,  
Tout près des Déhés des fées, le long du canal des terres,  
Ce n'est pas rare de croiser ou d'entendre canards et bécassines.  
Nous arrivons à la patte d'oie, Terre, empreinte de nos pères,

Creusant trois canaux pour que tu te désengorges,  
Dans le prolongement du canal Saint Georges.  
Celui de Marquet, bordé de platanes jonchés d'aigrettes,  
Ton canal des sables, que tu nous as offert comme plage pour faire trempette,

Et puis ton canal des Démiers, parsemé d'églantiers.  
Tes veines et artères qui jalonnent et traversent tes barails, s'appellent  
La Charlotte, La Barrière, la Bidane, la Charogne, le Quinze-pieds ...  
Et le canal des Dames que nos anciens ont surnommé le canal des Femelles.

J'ai vu, près de l'endroit où nous faisons des fouilles,  
Des jeunes gens pêcher à la chatouille,  
Balançant sur le bord, carpeaux, tanches et gros gardons.  
D'autres plus vieux, la nuit, braconnent à leurs façons.



Se cacfwnt domàre les roseaux, t' travant lo (/angor,

Pour échapper aux gardes dos eaux et forêts

Ils feraient tout, avec leurs hameçons, tramails,

Carrelets, bourgnes, subtilisant de tes entrailles

Anguilles, carpes et brochetons,

Remplissant leurs sacs en toile de jute pour nourrir leurs rejetons

On se souvient de ces chaudes journées d'orage

Et de ces odeurs particulières que tu dégages.

Pour moi, c'est au bord de l'eau, le dimanche midi,

Avec mes parents, mes sœurs, mes frères et nos amis.

Lors de nos joyeux pique-niques, animés par les moustiques.

Il n'y avait pas encore, pour t'abîmer, ces affreux pylônes électriques.

Nous péchions, avec nos malheureuses cannes en bambou,

Ce qui voulait mordre, mais souvent avec rien au bout.

Les crabes mangeaient nos appâts avec délice,

Remplacés, aujourd'hui par les écrevisses.

Plus de platus,

Rien que des prédateurs en plus.

Eh oui, c'était un autre temps, le temps

Où les poissons étaient plus présents.





*Je me souviens aussi de ces nuits avec ou sans lune,  
Comblées par le chant tonitruant des grenouilles,  
Aujourd'hui il n'en reste plus que quelques unes.  
Serait-il temps de dire ouille, ouille, ouille...*

*Et passent les saisons, toujours aussi généreuse,  
Tu nous donnes sans vergogne,  
Sous les vols majestueux des cigognes  
Tout ce que tu as de plus beau, tu es merveilleuse.*

*J'aime entendre le clapotis et le bruit des cygnes quand ils s'envolent,  
Ecouter les cris mélangés des poules d'eau, des mouettes et des hérons,  
des rapaces, cherchant leurs proies, scrutant ton sol,  
Sans oublier celui des grues quand elles tournent au dessus de toi et puis s'en vont.*

*Au printemps, tous nos sens sont aiguisés par les chants des oiseaux, du rossignol,  
L'odeur des aubépines en fleurs, et ce plaisir des yeux quand fleurissent les nivéoles.  
Puis, jaillissent les damiers pourpres et roses des fritillaires,  
Tu fais vraiment tout pour nous plaire.*

*Le goût me direz-vous ? Celui des pibales,  
Après avoir fait une bonne godale,  
Ou encore des lamprions  
Au temps où nous en mangions.*



*Tu nous combles par les champs d'iris et tes pieds d'églantiers, tu es resplendissante.  
Pendant ce temps, les carpes venues pondre, fuient les coups de fouènes et les mains caressantes.  
Les cannes de colvert, après une trêve bien méritée,  
Sous la vigilance des mâles, pondent et s'occupent de leurs nichées.*

*Puis vient l'été, au travers de tes levées,  
Qui nous donne cette envie de contempler,  
Tes canaux dont les eaux sont parfois vertes,  
Quand de pollen parfois recouvertes.*

*On s'arrête ici ou là, pour demander si ça mord,  
Aux pêcheurs qui taquinent l'ablette ou le gardon  
Très souvent, secouant la tête, ils nous disent non  
Alors que sur le bord, dans le gardour, ça bouge fort.*

*On s'assoit un moment sur le pont qui domine ton canal,  
Quand soudain un coup de fusil détonne, certainement d'une tonne,  
C'est vrai, c'est bientôt l'automne.  
La chasse est ouverte, ici rien de très banal.*

*Au petit matin, tu t'habilles d'une légère brume,  
Comme si tu voulais protéger tout ce qui porte plume.  
Mais rien n'y fera,  
Les chasseurs seront bien là.*



Certains sortent juste de leur sommeil,  
Quand, soudain, nez au guichet ils s'émerveillent  
De la pose de canards arrivés la veille.  
Mais il faut les tirer vite avant les premiers rayons du soleil.

En début de soirée, après leurs vols incessants,  
Nous assistons aux époustouflants bals des étourneaux,  
Que tu attires comme un aimant,  
Venus jouer pour la nuit, dans tes roseaux.

Les premières pluies te gorgent d'eau et te donnent une autre allure,  
On dit que tu es à blanc quand tes canaux saturent.  
Encerclant les aubiers et les frênes, tu fais le bonheur des couralins,  
Le malheur de quelques loutres et des ragondins.

Le son des tronçonneuses annonce la venue de l'hiver,  
De ton bois, pour nous chauffer, nous en feront des stères.  
Traquant le moindre gibier, les chasseurs scrutent ton paysage.  
Ramiers, grives, vanneaux te survolent, c'est la saison du passage.

Quand tu te cristallises passent quelques bécasses.  
Tu te paralyse, ton corps se fige, se glace.  
On ne peut qu'en bordure aller à la chasse,  
Quand toi, tu deviens pleine de grâce.



*Pourtant on te laisse à l'agonie.  
Certains te déversent même leurs débris,  
Pourquoi te prend-on pour une poubelle,  
Toi qui les nourrit et qui est si belle.*

*Reste sauvage et je t'en supplie traverse les âges.  
Résiste à ceux qui te ravagent.  
Continue à donner cet enchantement à ceux qui te parcourent  
Ceux là te protégeront et te donneront leur amour.*

*Chaque année, chaque saison, tu as rempli mon cœur de bonheur.  
Pour cette raison, je te protégerai de tous tes détracteurs.  
Sois remerciée, et à ce titre, je t'écris et de dédie ce poème,  
Ô ma superbe Vergne, je t'aime....*

*Michel AUCHE*

*Mars 2010*